

LES JOUTES DE

L'ÉDITEUR INSTALLÉ PRÈS DE PERPIGNAN DEPUIS QUATRE ANS A RALENTI SA COURSE EFFRÉNÉE AUX PROJETS. SUR CETTE TERRE ENSOLEILLÉE, IL A ENFIN TROUVÉ LE TEMPS DE RÉALISER UN LIVRE SUR JOHN CAGE IMAGINÉ VOICI DIX ANS, PRODUIRE SON PREMIER « BEAU LIVRE » ET MULTIPLIER DE SINGULIÈRES BOÎTES D'ALLUMETTES !



>>> Richard Meier.

ORATOIRES RICHARD MEIER

A l'ombre du platane centenaire, le jardin du mas d'Avall exhale les ultimes senteurs d'un été finissant. C'est au deuxième étage de la maison, devant son ordinateur, que Richard Meier poursuit son aventure livresque. Car avant de devenir éditeur, l'artiste enseignait et c'est à l'école des Arts de Metz qu'il lance alors, avec quelques complices, une revue trimestrielle qui lui donne le goût du papier. Mais le peintre renâcle contre le texte et ses impératifs, il veut être libre. Fasciné par les carnets, ceux de Paul Valéry en particulier, il décide de créer sa maison d'édition. Elle s'appellera Victoire du nom de sa rue, puis Voix, car en Lorraine les Lorrains n'ont guère la parole. Il lorgne de l'autre côté de la frontière où le mouvement Fluxus continue d'être très influent, mais Metz n'est pas Düsseldorf, ni New York. Pendant plusieurs années, Richard Meier produit, mais ne montre guère, crée des collections, notamment « Voir comme on pense » pour laquelle il demande à des artistes de répondre à un texte en douze points reproduit à la fin du livre. « *C'était un travail sur le regard. Souvent les dessins m'arrivaient dans des boîtes, il me fallait les organiser. Je travaillais à l'estomac, je devais avoir une satisfaction en associant les images. J'avancais, je revenais en arrière, c'était comme une sorte de marche forcée.* » Ces séances intenses qu'il mène d'un trait le laissent vidé mais ravi. Le bouche-à-oreille s'enclenche et de nombreux artistes lui envoient spontanément des dessins. Richard Meier ne s'intéresse qu'à ceux dont il se sent capable de tirer le meilleur. Pour lui le livre ne doit jamais être le reflet d'une œuvre mais une de ses clés. Trois cent cinquante ouvrages plus tard, il a ralenti le rythme, est passé de l'homme pressé qui accumulait des montagnes de volumes dans son hangar, à celui qui s'autorise enfin à faire un beau livre mais n'oublie pas de publier à prix très réduit de la poésie réputée difficile pour donner aux auteurs une chance d'être lus. Depuis qu'il est éditeur, il a retiré ses toiles de ses murs pour y mettre celles des autres. Rencontre avec un homme de conviction. >>>



>>> Rencontrer, encountering John Cage, 262 p., 35 €.



>>> **CIMAISE - Comment l'envie de publier des livres « sans texte » vous est-elle venue ? Richard Meier** - Il y avait un titre et j'envisageais la construction de l'ouvrage par rapport à lui. C'était fait d'une façon un peu relâchée, je travaillais beaucoup avec des fac-similés. Mais un jour, environ dix ans après mes débuts, j'ai invité Roland Sabatier à faire un livre, *Auparavant*. Il était lettriste, avait travaillé avec de nombreux imprimeurs, il savait créer des chapitres ! Chez moi, rien n'était coupé. Il y avait un ensemble. Je restituais la boîte que m'envoyaient les artistes. Les livres que je produisais à l'époque étaient parfois brouillons. Ils laissaient percevoir un bruit de fond, une sorte de grouillement. Avec Robert Sabatier, je me suis aperçu qu'il était important de prendre une certaine distance. J'étais trop dans l'affectif, quelque chose demandait à être restitué de l'ordre du discours amoureux. Et donc là, brutalement, il y a eu comme un coup de frein. Je me suis intéressé un peu plus au monde des idées et j'ai laissé tomber les fac-similés. J'en voyais même les faiblesses.

Vous avez travaillé avec des dessinateurs, des peintres, des poètes, des écrivains, des philosophes... Comment les avez-vous rencontrés ? Les rencontres se font la plupart du temps au hasard. C'est un peu comme des champs magnétiques qui s'attirent. Souvent les livres naissent dans des cafés autour d'une passion, de mots ou d'idées. Quand j'ai réalisé le premier livre, je ne connaissais que peu le monde des lettres. J'ai dû faire tout un travail avant de produire des livres autour de la poésie, par exemple. Mes goûts sont très éclectiques. Ça va des lettres de Dubuffet aux textes du prix Nobel Gao Xingjian. Certains de mes choix m'ont valu des volées de bois vert. Il ne faut pas trop d'erreurs. Il faut évoluer.

Comment travaillez-vous ? Quand je prépare un livre, la souffrance reste présente tant que je ne me reconnais pas en lui. Les choses me regardent. Je ne demande pas de conseils. Je le modifie par petites touches. Il me faut trouver sa colorature, son harmonie. Parfois je travaille des journées entières sur la modification d'une couleur ou sur l'emplacement d'un élément. C'est un peu comme un accrochage. Parfois ça va très vite, quelques heures seulement, comme le livre élaboré avec Charlelie Couture. Pour tous, ce qui m'intéresse, c'est de produire une œuvre sur les œuvres. De produire un objet, que l'artiste va pouvoir revendiquer comme faisant partie de son travail. C'est pour cela que c'est important de le réussir, pour qu'il accompagne le travail de

>>> Les boîtes d'allumettes, dernière « collection » de Voix éditions.



l'artiste. Quand je vois un artiste, j'ai envie de produire quelque chose qui n'existe pas chez lui, qu'il n'a pas fait ou qui va manquer à la lecture de son travail. Une clé en somme.

Vous avez vécu des expériences étonnantes, notamment avec les sonores. Imaginer un livre avec un poète qui ne croit pas au livre mais à l'oralité, il fallait oser ! Avec Henri Chopin, je devais impérativement inscrire les textes d'une autre manière, trouver un espace spécifique dans la mise en page, dans le montage qui devait restituer la musique de la lecture. Il y avait quelque chose de très singulier, comme une sorte d'envahissement, la mémoire d'une lecture. J'ai dû beaucoup réfléchir, parce que je savais que certains sonores détestaient carrément le livre. Pour eux, c'était un peu comme un engagement, une promesse de boy-scout de ne jamais inscrire quoi que ce soit dans le papier. Je devais leur proposer un projet d'acceptable. Bien sûr dans ces livres-là inévitablement il y avait un CD.

Vous aimez les carnets et en noircissez vous-même. Les carnets de Valéry m'ont beaucoup impressionné. Son travail sur la self-pensée et sur les automatismes notamment. Il se levait très tôt et écrivait tout ce qui lui passait par la tête. Lui-même avait parfois du mal à comprendre les associations, les télescopes d'idées, les rapports. C'est ce qui m'intéresse le plus, cet acte inconscient. Moi, c'est le soir, pour me détendre, que je noircis des carnets. En les faisant, je me construis et plus je me construis, plus je pense que mes livres seront réussis.

Vous parlez de joutes oratoires pour certaines mises en page ? Pour moi les joutes oratoires sont liées à une réflexion sur le bloc ! J'ai fait de nombreux carnets et de nombreux livres autour de cette notion de bloc, un notamment avec Christian Zeimert qui m'avait donné des aphorismes. J'en avais enfermé un dans un bloc, qui venait à 90° croiser le fer avec un autre arrivant à l'horizontale du premier. C'était une joute oratoire, un bras de fer autour de la langue. Ensuite, j'ai décliné cette proposition. Ce livre m'a bien amusé car sachant que Zeimert étant anticlérical, je me suis ingénié à disséminer ça et là un certain nombre de croix !

A propos de la ponctuation et des pages blanches. Je m'interroge beaucoup sur la ponctuation. Dans mes livres, elle a une très grande importance, notamment par rapport au vide. Parfois, j'insère des pages blanches. Souvent, cela répond à une nécessité pour introduire une notion de clair-obscur. C'est un silence, une respiration. Et comme j'ai eu des problèmes avec des imprimeurs qui pensaient que je m'étais trompé, je mets maintenant un point, une virgule sur la page. C'est une sorte de métaphore de la ponctuation. Cela fait partie de l'organisation du temps nécessaire pour regarder un livre.

Vous avez publié votre premier « beau livre » cette année. J'ai fait tout ce que je n'aimais pas avant comme utiliser du beau papier. Mais dès le départ, j'ai prévenu Patrick Lost que cela ne m'intéressait absolument pas de faire des reproductions de ses peintures. J'ai voulu aller à rebrousse-poil de ce qui était attendu. Je voulais du noir et blanc, même de la linogravure ou du bois, chose qu'il n'avait jamais fait et moi non plus. Finalement, il a travaillé sur de grandes bandes à plusieurs volets. Je lui ai demandé de prendre dans la main gauche le texte de Cerda et de répondre avec le pinceau de la main droite comme un sismographe. C'est ce qu'il a fait. Il a répondu d'une façon intuitive. J'ai appelé cela *Lectures de Patrick Lost*. >FIN



CONTACT

Voix éditions
Mas d'Avall 66200 Elne
Tél. : 04 68 37 88 37
et www.voixeditions.com